

Un théâtre sombre reflétant la morosité du réel

Gilles Girard

Number 105, Spring 1997

Nouvelle littérature québécoise

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57232ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Girard, G. (1997). Un théâtre sombre reflétant la morosité du réel. *Québec français*, (105), 74–77.

Un théâtre sombre reflétant la morosité du réel

GILLES GIRARD

Tant sur les plans formel que thématique, les voies sont multiples au théâtre dans lesquelles s'inscrivent le malaise ou le désarroi de certains jeunes sans pôle d'attraction idéologique mais aussi l'exubérance créatrice d'autres ayant trouvé des valeurs crédibles dans lesquelles traduire leurs aspirations. Mais, on le sait, les gens (les jeunes) heureux n'ont pas d'histoire et le théâtre et les bons sentiments ne font pas bon ménage.

Cabaret neiges noires de Dominic Champagne, Jean-François Messier, Pascale Rafie et Jean-françois Caron a été créée le 19 novembre 1992 à Montréal par le Théâtre Il va sans dire, en coproduction avec le Théâtre de la Manufacture.

Jocelyne Trudelle trouvée morte dans ses larmes de Marie Laberge a été créée le 8 octobre 1986 à Québec par le Théâtre de la Commune.

Simone Chartrand et Tony Conte dans
Le piège, Terres des hommes
de André Morency et Lili Pichet Théâtre du Paradoxe.

C'est donc surtout dans un camaïeu de gris au noir que se situent la majorité des pièces impliquant des jeunes : le mal à l'âme et le mal de vivre ; le désabusement (le ronron des politiciens ; la religion, je connais pas) ; la démobilité par rapport aux études qui ne mèneraient à rien ; l'absence de débouchés, le chômage et le « B. S. » ; le dialogue de sourds avec les parents ; les relations affectives perturbées par la menace du sida. Ce climat de morosité si souvent évoqué culmine dans l'autodestruction. En témoignent des pièces comme *Jocelyne Trudelle trouvée morte dans ses larmes*¹ de Marie Laberge. La fiction ne fait là que recouper une réalité inquiétante. Des statistiques accablantes de « l'Association québécoise de suicidologie » situent le Québec dans les rangs les plus élevés des pays occidentaux en ce qui concerne le taux de suicide chez les jeunes. Mais il reste toujours les « valeurs cafétéria » : on choisit à la carte les valeurs qui font l'affaire *hic et nunc*, demain on verra... ou ...

... la dérive existentielle

*Cabaret neiges noires*² du collectif constitué de Dominic Champagne, Jean-François Messier, Pascale Rafie et Jean-François Caron constitue une pièce culte qui semble incarner mieux que tout autre un courant pessimiste auquel s'est identifié un large public de jeunes que la pièce a rejoints. Quatre jeunes auteurs brossent un portrait sans appel d'une société du désespoir total dans une pièce néo-expressionniste au cours de laquelle les « je » crient leur désespérance face à un monde sans futur et une vie dépourvue de sens. Le ton de cette « manière d'œuvre opératique » (p. 9) passant du grotesque au drame, du rock lancinant aux « doucereuses clavecineries » se maintient sur le paradigme des « neiges noires » qui tombent sans répit sur une société malade : désabusement, amertume, scepticisme par rapport à toutes valeurs, cynisme, humour noir, tentation du suicide, chômage, pollution, punks, violence, solitude, sida, triste vieillesse, désarroi, culs-de-sac et cauchemars : « L'espoir c'est de se dire/Que le pire est encore à venir » (p. 162). *Même le diable est en chômage* : « Qu'y a-t-il à faire ici pour un démon ? Tout le monde est pourri/Les autres sont cons » (p. 186).

La formule ouverte du cabaret permet la juxtaposition baroque de 47 séquences de ce théâtre de la convention affichée juxtaposant dialogues, monologues, ruptures de la fiction et interventions en provenance de la salle, chants, « stand-up tragique », tartes à la crème, striptease, « grommelots », plaintes, numéros d'acteurs devant et parmi les spectateurs attablés. À l'univers rose ou psychédélique des années soixante et de *l'Osstidcho*, années des illusions et du tout est possible, du *peace and love* et du grand rêve américain, de l'idéalisme, des *lendemain qui chantent* et du *I have a dream* de Martin Luther King s'oppose diamétralement cet univers

d'une génération perdue des « rues de Putainville » aux visées automutilantes et au désir atrophié.

Comment se situer dans ce provocant débat sur la dérive et la défonce, le vide existentiel et la mort des rêves ? Se réfugier dans le confort et l'indifférence, l'inconscience et l'idéalisme lénifiant ? Penser que la démagogie ne carbure pas qu'aux fantasmes hollywoodiens mais aussi à la déprime et à la démission érigées en système ? Présumer que certains *babyboomers* troqueraient volontiers leur fric et leur sécurité d'emploi contre ce fabuleux capital des 20 ans de jeunes qui les perdent à se gratter le bobo prétendument métaphysique en tétant leur bière au lieu de se retrousser les manches et de poser une brique ? Cette pièce majeure de ces dernières années (elle a été créée le 19 novembre 1992) donne un formidable coup au creux de l'estomac et ne permet pas de se contenter de réponses aussi simplistes.

De la défonce aux vertus thérapeutiques de la création spontanée et du rire

Même si l'indice à la bourse des valeurs est à la baisse et flirte sur une base régulière avec la déprime, certains spectacles se situent d'office du côté des valeurs positives. Les spectacles d'impro-performance à la salle Multi du Complexe Méduse de Québec³ renouvellent le cadre de la Ligne Nationale d'Improvisation en se libérant de ses règles, en éliminant la contrainte de la compétition et surtout en élargissant l'éventail des modes d'expression. Rien de noir ou de désespérant, bien au contraire, dans ces soirées où l'inopiné règne. Quel que soit le propos, le biais comique trouve toujours moyen de s'immiscer dans la problématique et permet de la percevoir avec le recul critique des diverses modalités du rire : humour, ironie, satire, parodie. Dans ce théâtre de l'ici et du maintenant, le comédien ajoute à sa fonction d'interprète celles d'auteur et de metteur en scène. Et les rôles se multiplient dans la succession des numéros et des sketches épousant des cadres formels diversifiés : ombres chinoises, théâtre de marionnettes, film court, discours à relais, personnages d'animaux anthropomorphisés, impro débat polémique, post-synchro ou doublage américain, proverbe mystère, dialogue d'un personnage sur écran avec un personnage dans la salle, etc. Peu importe le sujet suggéré par le public ou l'animateur, et



Désabusement, amertume, scepticisme par rapport à toutes valeurs, cynisme, humour noir, tentation du suicide, chômage, pollution, punks, violence, solitude, sida, triste vieillesse, désarroi, culs-de-sac et cauchemars : « L'espoir c'est de se dire / Que le pire est encore à venir ».

sa gravité potentielle, le comique prétend prendre le dessus, désamorcer le dramatique ou le tragique en le filtrant dans un discours à chaud allant au gré d'imaginaires galopantes. Le regard de cette équipe de jeunes créateurs en interrelation avec un public majoritairement aussi constitué de 20-35 ans désamorce les crises, évacue la tension et donne de la société qu'il parodie, transpose ou invente une image tonifiante et euphorisante. Aligné « à l'italienne » ou morcelé autour de tables dans ce cabaret théâtralisé, le public participe à cette fête de l'esprit créateur, à ce théâtre qui, avec des hésitations, des maladresses mais surtout d'heureuses trouvailles s'invente avec sa participation et devant ses yeux.

Éclatement des formes et des valeurs

Il semble possible d'opérer un rapprochement entre l'éclatement des valeurs et les mutations des propriétés formelles du théâtre. Il ne s'agit pas d'établir un lien impératif de causalité mais de souligner des analogies prégnantes. Balisée par des coordonnées spatio-temporelles précises, la fiction d'un théâtre de réalisme psychologique s'inscrit dans une intrigue souvent linéaire : établissement des traits qualificatifs des personnages, de leur idéologie et de leurs projets ; configuration des liens qui les unissent ; obstacles contrecarrant leurs désirs ; résolution de l'action conflictuelle. Les valeurs déterminées s'en trouvent confirmées, nuancées, infirmées, renversées. Le théâtre de Dubé en constitue un bon exemple. Les choses se passent fort différemment dans une pièce de la nouvelle dramaturgie, *26bis, impasse du Colonel Foisy*⁴ de René-Daniel Dubois par exemple, dans laquelle un personnage de jeune auteur en porte-à-faux avec la vie entre en relation avec son personnage de vieille princesse nymphomane nullement désabusée. Dans ce type de théâtre qui renouvelle les données de l'écriture dramaturgique, la notion de personnage perd de sa consistance, le registre devient plus ambivalent, l'auteur intervient, les repères spatio-temporels se déportent, l'intrigue se disperse, la thématique foisonne dans plusieurs directions, les valeurs s'estompent. Pour sa part, un certain théâtre de recherche (*Les âmes mortes* de Gilles Maheu et Carbone 14 par exemple) valorise l'image plutôt que les concepts, le questionnement métaphysique plutôt que les aléas d'une intrigue ; la fable perd de sa cohérence cartésienne au profit de la dispersion fantasmagorique de tableaux juxtaposés. Dans une traversée du temps et de la mémoire, dans la décrépitude d'une société qui perd son âme, l'amour échappe à un couple de jeunes qui se cherchent ; l'héroïne injectée dans le sang se propose comme substitut illusoire. À la diversion-diffraction formelle, dans ce cas-ci magistralement orchestrée, peut correspondre une dispersion des valeurs qui deviennent fuyantes ou insaisissables.

À l'opposé de ce type de théâtre qui frappe de plein fouet et plonge au cœur du questionnement, une **télévision** et un **cinéma** du spectaculaire et de la violence plutôt que de normes et de valeurs draine un large public de jeunes. Des émotions s'alignent à la

queue leu leu et se substituent les unes aux autres dès qu'apparaît la possibilité qu'elles se métamorphosent en pensée. Comme si l'effort de la réflexion et de la prise de conscience constituait quelque maladie honteuse. Mais cette apparente démission de certains jeunes sur ou devant l'écran, est-elle si différente de l'attitude globale des Québécois de tout âge qui regardent en moyenne la télévision quelque 26 heures par semaine et qui, aliénés d'eux-mêmes, vivent ainsi leur vie par procuration ? Butinant d'une émotion à un frisson, on zappe ses images et ses valeurs par la médiation des personnages de l'écran. Chez les adultes qui sont passés de la religion catholique à la religion cathodique, le glissement des valeurs semble aussi radical que chez les jeunes mais l'impact n'est pas le même, plutôt du côté d'une forme de léthargie ou d'engourdissement pour les plus vieux et plutôt des « bleus » à l'âme chez les plus jeunes ; mais, la zone médiane entre les deux groupes d'âge est poreuse. Globalement, les interrogations sur les valeurs des jeunes ou leur absence se font plus pressantes et oppressantes sur les planches qu'au petit écran.

Théâtre et adolescence

Le segment d'âge couvert par l'appellation d'« adolescent » est nettement trop vaste puisqu'il recouvre abusivement les univers fort différents de jeunes de douze à dix-huit ans. Un théâtre plus spécifiquement orienté du côté des préoccupations des adolescents s'est progressivement constitué allant du didactique *Théâtre de la maintenance*⁵ de Jean Barbeau jusqu'à, par exemple, la constitution d'une collection « jeune théâtre » chez vlb éditeur et « théâtre jeunesse » chez Leméac. Le champ thématique exploré est très varié mais certains axes sont privilégiés : la difficulté de se comprendre, de situer ses balises, de s'affirmer ; la quête de soi ou comment se forger une identité ou une image dans une société dérivant vers l'anonymat ; les rapports (tumultueux) avec la famille, le rejet (radical) de l'autorité, les aspirations lyriques à l'autonomie et le besoin simultané d'être l'objet d'attentions ; la découverte (éblouie) de la sexualité et son expérimentation (maladroite), l'amitié sécurisante et l'amour troublant. Les images de la famille sont rarement positives : elle est perçue comme un lieu d'incompréhension où le dialogue avorte ou opère péniblement. La sexualité connaît tous les avatars : fantasmes et romans Harlequin, relations sexuelles précoces et grossesses d'adolescentes, prostitution même (*Circuit fermé*⁶ d'Alain Fournier). Chapeautant cette constellation thématique apparaît systématiquement la lancinante difficulté de communiquer. Les blocages émotifs qui paralysent les échanges aboutissent parfois à la tentation des échappatoires et dérivent dans l'alcool et les drogues, jusqu'à la dénégation de soi dans l'autodestruction. Ou encore, surgit la violence sous toutes ses formes, verbale, psychologique, physique.

Débordant largement le cadre du théâtre pour adolescents, *Le piège, Terre des hommes*⁷ d'André Morency et de Lily Pichet illustre, avec acuité et sans préchi-

prêcha, cette violence gratuite et brutale qui peut à tout moment investir le quotidien le plus anodin. Un groupe de jeunes désœuvrés s'en prend violemment à un autre jeune, tranquille celui-là, qui a le tort d'afficher sa différence et de donner l'impression d'être en paix avec lui-même, d'avoir même l'air heureux. Le visage du bonheur paisible devient une provocation pour un *gang* mal dans sa peau et en mal de domination. Cette manifestation de violence peut être directement proportionnelle avec son propre sentiment inavoué d'impuissance. La mise en scène dépourvue et efficace de Philippe Soldevila met en relief la mécanique de la violence absurde et profondément révoltante de ces groupes ou individus qui tentent de se valoriser en humiliant l'autre qu'ils veulent rendre vulnérable en se cachant à eux-mêmes la source de leur propension à l'agression bête et méchante. Il n'est pas facile de partir à la recherche des causes quand on est soi-même témoin de ces gestes d'une violence abjecte hélas de plus en plus présente dans nos sociétés et qui est banalisée par un certain cinéma. Ce témoin se sent prostré dans un sentiment de révolte impuissante ou est tenté d'éteindre le feu par le feu. La pièce va au delà des pulsions de rétorsion contre ces atteintes à son intégrité et a le mérite de chercher à débusquer le pourquoi de ces intimidations et agressions.

Dans l'atmosphère décadente et néo-expressionniste de *Cabaret neiges noires*, dans le cadre traditionnel du réalisme psychologique de théâtre pour adolescents ou dans l'esthétique fragmentée, hétérogène et métonymique du théâtre postmoderne d'un Robert Lepage (le jeune photographe de *Vinci*⁸ dans sa

quête artistique), des valeurs et anti-valeurs diversifiées des jeunes sont déniées, vécues, bafouées, affirmées ; elles ne sont pas premières dans les problématiques mais à tout le moins, le questionnement est présent sous diverses modalités dans des cadres traditionnels et rigides ou dans un théâtre de recherche de fine pointe.

L'affirmation de la nécessité d'un théâtre qui se soucie de se référer au tissu social des jeunes, à leur contestation et à leurs valeurs, n'est pas nouvelle ; le jugement de Gratién Gélinas exprimé en 1969 conserve son acuité : « [...] les vieux, écroulés devant la télé, ne viennent plus au théâtre qu'accidentellement. Les jeunes, comme jamais sans doute dans l'histoire du spectacle au Québec, veulent se reconnaître au théâtre et s'y voir exprimés à travers leur mentalité propre et la philosophie de leur temps⁹ ».

Notes

1. Montréal, vlb éditeur, 1983.
2. Montréal, vlb éditeur, 1994, 217 p.
3. Présentée d'abord au Café du Palais Montcalm au mois d'avril 1996, *l'impro-performance* s'est déplacée depuis au Complexe Méduse et remporte un franc succès.
4. Montréal, Leméac, 1983, 73 p.
5. Montréal, Leméac, 1979.
6. Montréal, vlb éditeur, 1987.
7. Reprise au théâtre Périscope en janvier 1997.
8. Pièce créée au Théâtre de Quat'Sous en 1986.
9. Passage cité par Anne-Marie Sicotte dans *Gratién Gélinas / La ferveur et le doute*, Tome II, p. 165.

Indispensables au collégial!

The advertisement features three book covers from Éditions Hurtubise:

- Littérature québécoise**: Des origines à nos jours. Textes et méthode. 19 cm x 28 cm - 256 pages. Price: 29,95\$.
- Littérature**: textes et méthode. 19 cm x 28 cm - 463 pages. Price: 39,95\$.
- Face à l'Épreuve**: Les outils — les œuvres. Georges-Vincent Fournier. 20 cm x 14 cm - 112 pages. Price: 7,95\$.